

Gueraud, Guillaume, Je m'amusais par gibier, celle de "Dodo Noir", Rouergue, Rodors, 2006

attendront que je leur dise à quoi ça ressemble.
Je vois pas ce que je pourrai leur raconter.

Je ne peux plus faire de mal à personne, maintenant. Même pas à moi. Ils m'ont ôté mes lacets et ma ceinture.

Ils ne tiennent pas à ce que je me foute en l'air. Mais, n'importe comment, il y a toujours un moyen.

Le plus pratique aurait été avec le fusil que j'ai utilisé pour dégommer tout le monde. J'avais d'ailleurs prévu de conserver deux cartouches pour ma pomme. Sauf que, j'ai dû me laisser emporter par l'euphorie, je les ai toutes tirées.

Je me suis bien jeté par la fenêtre, à la fin, mais du premier étage ça risquait pas grand-chose, je me suis juste déboîté un genou, ça m'a servi à rien d'autre qu'avoir mal.

Je hurlais comme un putois quand les flics sont venus me ramasser. Et je chialais. À cause de ce genou qui me faisait un mal de chien. Il était tordu de manière impossible, en dedans, comme si je m'étais sarclé la jambe dans le mauvais sens.

- Ma parole ! a braillé un gendarme.
- Combien de victimes ? a demandé un autre.
- Trois ! j'ai entendu répondre - et j'ai ri en même temps que je chialais.

- Quatre... a corrigé une voix chevrotante.
- Et deux dans le garage ! a signalé encore un autre.

Les chiffres, c'est pas mon truc. Mais ce dont je suis sûr, c'est que j'avais pris toutes les cartouches. Il y en avait dix-huit. Et, à la fin, il n'en restait plus.

- Martial ! m'a appelé ma mère en tentant de franchir la barrière des flics.

J'ai levé la tête et j'ai aussi vu mon père, plus loin, plié en deux, en train de tousser.

- Sept individus touchés ! a enfin totalisé un gendarme.

- Huit ! a établi plus tard un docteur qui, contrairement aux flics, m'avait inclus dans le lot. Cinq morts ! Deux personnes dans un état grave ! Et un blessé léger !

Le blessé léger, c'est moi.

Pour le reste, c'est vrai que ça fait du monde.

Je ne suis pas spécialement bon tireur mais, avec les cartouches de chasse, le plomb part en gerbe et ratisse large, alors pas besoin de savoir viser correctement pour toucher un bonhomme, surtout quand il a la taille de M. Listrac.

Il y en a pourtant quelques-uns que j'ai manqués. Mais pas M. Listrac. Je lui ai tiré quatre ou cinq fois dedans. Je lui ai fait sortir les boyaux du ventre. Je lui ai transformé l'abdomen en charpie.

— Il y a un enfant parmi les victimes... a déploré le docteur.

Un flic n'a pas pu s'empêcher de me filer des coups de pied en entendant ça.

— Arrête ! l'a retenu un de ses collègues.

— Sans déconner ! a aboyé celui qui me fracturait les côtes avec ses bottes. Ce sauvagement a confondu un mariage avec une partie de chasse ! Ouvrez les yeux ! Il a aligné un tas de braves gens ! Dont un même ! Et tu as vu la mariée ? Sa robe

est gorgée de sang... Avec un trou grand comme ça sur le devant !

Un autre emballait le fusil dans un sachet plastique.

— Il faut récupérer les douilles ?

— Et le reste ! lui a ordonné son supérieur.

Parce que je ne me suis pas servi que du fusil.

Le fusil est venu après.

D'abord, j'ai pris les premières choses qui me

sont tombées sous la main.

Une vieille pelle qui traînait dans le garage.

Et un marteau.

2

À la base, ça devait être une fête, vu que c'était le mariage de mon frère. Mais une fête, à Mortagne, on ne sait jamais bien ce que ça veut dire.

Mortagne, c'est le nom du patelin. Mille deux cent quarante-neuf habitants. Du bois et de la vigne.

Le bois et la vigne, c'est important, ici. Ce sont les deux seules ressources. Qui alimentent les deux seules entreprises de la commune: le château Clément et la scierie Listrac.

C'est comme ça que se partage le patelin. D'un côté les gens de la vigne. De l'autre ceux du bois.)

10

Et, sans que personne ne sache pourquoi ni depuis quand, les uns et les autres ne peuvent pas se sentir. Pas seulement les propriétaires et leurs souffres. Tous les travailleurs aussi.

Bosser pour M. Clément revient à haïr ceux qui bossent pour M. Listrac. Et inversement.

Ça pète généralement pendant les fêtes, pour le 14 Juillet ou autre.

Tout le monde boit et il y a toujours des coups qui se mettent à pleuvoir. Des coups de poing, quelquefois des coups de fusil, le plus souvent, des coups tordus.

Il y a eu la fois où les gars de la vigne ont chié sur la Mercedes de M. Listrac. Il y a eu la fois où les scieurs ont déversé des sacs de sciure dans la piscine de M. Clément. Et il y a eu le dernier loto des chasseurs.

La chasse, ici, tout le monde pratique.

Il y a même un dicton populaire que citent aussi bien les scieurs que les gars de la vigne: « Je suis né chasseur ! Je mourrai pas gibier ! »

11

Alors le loto des chasseurs, à la fin de la saison, c'est quelque chose.

C'est les mille deux cent quarante-neuf habitants du patelin réunis au grand complet. C'est la salle des fêtes bourrée à craquer. C'est des quines à n'en plus finir et des chevreuils et des sangliers à gagner par moitiés ou en entier.

Et de l'alcool partout. Pour réchauffer les gosiers au plus froid de l'hiver.

Il y a toujours quelques incidents, des petits accrochages, des insultes, du verre brisé, des ivrognes en panique. Rien de bien grave.

Sauf que cette année, si les gendarmes n'étaient pas intervenus, le loto des chasseurs aurait fini en véritable bataille rangée.

Personne ne sait vraiment comment ça a démarré.

On raconte que la mère Julianni, une vieille de la vigne, aurait craché dans tous les saladiers. Que le petit Sylvain, un fils de la scierie, a trouvé des glaviots dans une crêpe. Que les gars de la

vigne avaient apporté des sulfatées pour arroser les scieurs. Que ces derniers avaient usiné toute la semaine des matraques en châtaignier.

En revanche, on sait comment ça a fini.

La sono complètement émietée. Un départ d'incendie dans la scierie Listrac. Une douzaine de barriques perforées à coups de fusil dans les chais du château Clément. Des menaces avec armes en veux-tu en voilà. Des tirs trouant la nuit. Des giclées de plomb fouettant les murs et les volets. Les sirènes et les gyrophares de la gendarmerie. Et des interpellations aux quatre coins du patelin.

Mon frère a été arrêté cette fois-là.

Il faisait toujours partie des mauvais coups et tout le monde le savait.

Les deux mêmes noms revenaient en permanence quand on parlait de la bande des scieurs : Arnaud et Frédo. Arnaud Costalamone, mon frère. Frédo Lopez, le contremaître. Deux têtes brûlées que tous redoutaient.

Arnaud était accusé d'avoir pénétré avec effraction dans les chais du château et d'avoir utilisé une arme dans des circonstances sans rapport avec son permis de chasse.

Il avait fait tout ça. Il s'en est encore vanté le jour de son mariage.

Il avait été vu. Il avait été reconnu. Mais il avait un alibi. « J'ai rien à voir avec tout ça, monsieur le gendarme, j'ai passé la nuit avec ma copine Sonia. » Sonia était la coiffeuse du patelin, mais son père et son oncle travaillaient à la scierie alors, quand on sait comment ça fonctionnait à Mortagne, elle ne pouvait que témoigner en faveur des scieurs.

Il y a pourtant eu un problème. Parce que Frédo avait exposé le même argument que mon frère aux gendarmes: « J'ai passé la nuit avec Sonia! »

Elle passait beaucoup de nuits avec les gars de la scierie, Sonia, mais quand même pas tous en même temps.

Et, devant les gendarmes, elle a choisi de ne confirmer que les propos de mon frère.

On raconte un tas de choses, comme quoi Arnaud aurait passé un marché avec elle, mais personne n'a en réalité jamais compris, pas même lui, si ça se trouve, et encore moins Frédo.

Frédo qui a dû passer au tribunal. Frédo qui a été condamné à verser des dommages et intérêts. Frédo qui traînait une vieille condamnation avec sursis pour coups et blessures et qui a écopé de quatre mois de prison ferme.

Il est sorti fin juin. À temps pour le mariage de mon frère. Mon frère se mariait avec Sonia.

Pour ceux qui ont appris comment ça fonctionnait à Mortagne, il semblait tout à fait naturel que Frédo soit invité à cette petite fête. D'autant plus que M. Listrac lui avait gardé sa place de contremaître à la scierie.

Frédo était une petite teigne, tout en nerfs et en muscles, foutu comme un pitbull, avec un cou de buffle. Tout le contraire de M. Listrac. M. Listrac était un pachyderme lent et flasque dont le gras faisait des plis jusque sur le dessus de son crâne.

Ils avaient besoin l'un de l'autre. Frédo pour gagner sa croûte. M. Listrac pour faire tenir à carreau tous ses employés.

Frédo tenait à ce qu'on l'appelle Frédo. M. Listrac l'appelait Frédo. Mon frère l'appelait

Frédo. Sonia l'appelait Frédo. Tout le monde l'appelait Frédo.

Mais, étrangement, quand Frédo parlait de lui-même, il utilisait son nom de famille : Lopez. Peut-être pour faire des rimes plus riches. « Lopez est chaud comme la braise ! » il clamait. « Lopez est un balèze ! » « Lopez aime pas qu'on le baise ! » Sonia aurait dû retenir la dernière.

Il avait la haine à sa sortie de prison.

Ils lui avaient retiré son permis de chasse. Ils lui avaient confisqué son fusil. Ils lui avaient collé une interdiction de porter une arme de n'importe quelle nature.

Lui qui ne pouvait pas s'empêcher de canarder les grives, les lièvres, les faisans et tout le tremblement. Heureusement que la saison était finie quand il est revenu à Mortagne. Sinon il aurait jamais pu tenir.

Il aurait bien aimé se fritter avec les gats de la vigne, casser quelques tronches histoire de fêter dignement sa remise en liberté, mais il ne pouvait

pas faire ça, vu que la moindre plainte risquait dorénavant de lui coûter encore plus cher.

Alors il est allé plaider sa cause chez le pharmacien.

Mortagne se partage en deux et, comme chacun sait, les uns et les autres ne se supportent pas et inversement.

Il y a pourtant une exception.

Il existe ici un type qui supporte la population du patelin dans sa totalité. Qui la supporte et qui l'aime. Et qui s'en réjouit.

Le seul à s'entendre ainsi comme cul et chemise avec tout le monde, aussi bien avec les scieurs qu'avec les autres, c'est le pharmacien.

Le pharmacien ne fait pas que déchiffrer des ordonnances et vendre des médicaments. Il doit en même temps gérer les affaires municipales. Vu que c'est aussi le maire de notre patelin.

C'est un malin. Ou un crétin.

Toutefois moins crétin que Frédo qui venait lui demander l'autorisation de pouvoir taper sur

quelqu'un. Comme si un maire prenait ce genre de décision. Ça aurait sûrement fait un client pour le pharmacien. Mais le maire ne pensait pas à ça. Le maire devait préparer son discours pour le mariage de Sonia et Arnaud.

C'est comme ça que Frédo a appris la nouvelle. Et quand il a repris son boulot de contremaître à la scierie, il a serré la main de tous ses collègues, sauf celle de mon frère.

La haine ne divisait ordinairement pas les scieurs, au contraire, elle leur servait de ciment car elle ne visait que les vigneron.

Jamais, aussi loin que puissent remonter les souvenirs des générations précédentes, un scieur n'avait refusé de serrer la main d'un collègue.

C'était la première fois qu'une chose pareille arrivait.

M. Listrac a aussitôt tenté de désamorcer la tension. Il a invité Frédo chez lui. Il lui a prêté son propre fusil. Il lui a permis de dégommer des cibles en carton à l'abri des regards au fond de son jardin.

Mais Frédo écumait encore de rage.

Il raconterait partout que mon frère allait se marier avec son alibi. Que Sonia avait dû coucher avec toute la brigade de gendarmerie pour le blanchir. Et que même les gars de la vigne lui passaient dessus.

Arnaud a cependant trouvé un moyen de le calmer.

Il a un soir sonné à sa porte. Lui a offert un pack de bières. Et l'a accompagné devant chez Terence.

Terence est le pleu-pleu du patelin. Il a la tronche en biais et de grandes dents. Il a constamment le même sourire accroché aux lèvres. Sauf que, à force, on dirait une grimace. D'autant plus qu'il l'have à n'en plus finir.

Il ignore son âge. Il ne sait ni travailler ni chasser. Et il ne possède que deux mots dans son vocabulaire : « Pauvre vache ! »

Les gens de Mortagne, aussi bien les sciieurs que les autres, avaient pris la sale habitude de lui cracher dans le dos quand ils le croisaient.

En lui balançant toujours la même réplique :

— Tu baves et tu dis qu'il pleur !

Même le pharmacien faisait ça.

Terence ne ripostait pas.

Terence souriait.

Avant, il passait ses journées à marcher à travers la campagne, aussi bien sous la pluie que sous le soleil, sans autre but que de mettre un pied devant l'autre, répétant inlassablement : « Pauvre vache ! »

Avant.

Avant que mon frère ne dépose Frédo devant chez lui.

Avant que mon frère ne propose tout simplement à Frédo :

— Si tu as besoin de cogner sur quelqu'un pour te défiler les nerfs sans prendre de risque... en voilà un qui ne se plaindra pas !

Moi, je ne rentrais que le week-end. C'était déjà trop, mais je pouvais pas faire autrement, vu que l'internat fermait ses portes du vendredi soir au lundi matin.

J'étais en CAP_méca au lycée professionnel Albert-Camus.

La méca au lycée Camus, c'est pas une orientation ordinaire pour un gars de Mortagne comme moi.

Normalement, tous les garçons du patelin vont au lycée professionnel Marcel-Pagnol, là où sont

assurées à la fois les formations aux métiers du bois et aux métiers de la vigne.

Quand j'étais sorti du collège, après la classe de cinquième, mon père m'avait évidemment inscrit à Pagnol. Et j'avais trouvé ça chouette. Le lycée était à huit bornes et je faisais chaque jour l'aller-retour en mobylette.

Un truc est pourtant venu tout foutre en l'air. Je connaissais la scierie. Forcément. Mon frère y bossait déjà. Et mon père y bossait encore. C'était avant qu'il ne tombe malade. Avant qu'il ne tousse. Avant qu'il ne devienne aussi pâle et aussi maigre que les planches qu'il avait découpées toute sa vie.

Je savais que ce serait là que je bosserais bien-tôt. Comme eux et comme les autres. Ça ne me posait aucun problème.

Sauf que j'avais profité de mon premier stage, celui de deux semaines, pour aller voir ailleurs. Pas pour fuir la scierie. Non. Simplement par curiosité.

Rien que ça, à la base, ça avait fait prendre la mouche à tous les scieurs.

— Elle te plaît pas la scierie ? m'avait demandé mon père.

— On pue ou quoi ? avait vociféré mon frère.

Mais, en plus, mon stage, je l'avais fait chez un luthier.

Et ça, personne n'a compris.

À la scierie, ils recevaient de gigantesques arbres ébranchés qu'ils morcelaient en rondins qu'ils débitaient ensuite en planches rectangulaires. Alors arrondir des angles, découper suivant des courbes, transformer une petite plaque de bois en violon, les scieurs pouvaient pas comprendre.

Ma mère avait trouvé que c'était une bonne idée mais mon père l'avait vite remise à sa place.

— Autant pisser dans un violon ! se moquait mon frère.

Même ma sœur ricanait.

Ma sœur était apprentie chez Sonia, à ce moment-là, elle commençait à faire les shampouings

et elle n'a depuis jamais cessé de faire des shampouings.

Frédo lui tripotait déjà les seins, Frédo était déjà contremaître à la scierie. Frédo avait déjà cogné un tas de gars de la vigne en compagnie de mon frère.

Le week-end entre mes deux semaines de stage, Frédo s'était invité à l'apéro chez mes parents et, devant moi, leur avait posé cette question :

— Votre petit dernier serait pas pédé ?

— Pourquoi ? s'était indigné mon père.

Frédo avait répondu en haussant les épaules :

— J'ai toujours entendu dire que luthier était un métier de pédé.

J'ai tout laissé tomber. Le stage. Les violons.

Mais pas uniquement. J'ai aussi laissé tomber le lycée. Pagnol. Et le bois.

Je me suis inscrit en mécanique au lycée Camus.

Histoire de faire chier tout le monde sans faire dans la dentelle.

Le lycée Camus était à quarante-sept kilomètres. Assez loin. Mais pas encore suffisamment. Je passais la semaine à l'internat mais je devais rentrer tous les week-ends.

Je prenais le bus. Il y avait un arrêt sur la route départementale. À huit cents mètres de Mortagne. Et le vendredi soir, vers vingt heures, quand le bus me déposait, je croisais toujours Terence.

Je ne lui crachais pas dessus. Mais vu que c'était un pleu-pleu qui arrêterait pas de sillonner la campagne sans but, au début, je faisais pas vraiment gaffe à lui en revenant du lycée.

Il avait son sourire de pleu-pleu alors je devais me contenter de lui sourire aussi comme un con et rien de plus.

Tous les vendredis soir, cependant, il venait à ma rencontre et on faisait le chemin ensemble jusqu'au patelin.

Huit cents mètres pendant lesquels on a fini par faire connaissance.

Presque sans rien dire.

Mais à force. À force de marcher côte à côte le long du même chemin. À force de tendre les oreilles vers les mêmes oiseaux. À force de regarder les mêmes arbres et de shooter dans les mêmes pierres.

Il lâchait quelquefois « Pauvre vache ! », sans prévenir, en hurlant ou en marmonnant de façon presque inaudible.

Huit cents mètres comme ça avec lui, chaque semaine, depuis plus d'un an.

Sauf que, huit jours avant le mariage de mon frère, Terence est pas venu à ma rencontre.

Terence était pas non plus sur le chemin qui menait au patelin.

Ça me semblait pas normal, mais je ne me suis pas vraiment inquiété, vu qu'il faut pas attendre quelque chose de normal de la part d'un pleu-pleu.

J'ai fait le chemin tout seul. Sans faire gaffe aux oiseaux. Sans poser les yeux sur les arbres. Sans shooter dans les pierres. J'ai trouvé le chemin long et pénible.

Je suis rentré à la maison avec autant de joie que dans un hôpital.

La maison n'abritait plus que mon grand-père et mes parents. Mon frère avait quitté les lieux dès qu'il avait pu. Au moment de son embauche à la scierie, si je me souviens bien. Il s'était installé dans une baraque tout près de la pharmacie. Puis ma sœur était partie dès que papa était tombé malade. Elle occupait un petit appartement juste au-dessus du salon de coiffure.

Mon père se fait dévorer par le cancer des scieurs. Le cancer des scieurs ou le cancer des ébénistes.

La sciere est une poussière dont les plus fines particules restent en suspension dans l'air que tous les travailleurs du bois respirent. Elles tapissent et étouffent leurs poumons encore plus sûrement que la nicotine. Les gars se mettent à tousser et à cracher du sang et il est déjà trop tard. Ils maigrissent pendant que les tumeurs prolifèrent. Il ne leur reste que quelques mois.

À Mortagne, trois scieurs sur dix finissent comme ça.